

MORRIS, Raymond N., *The Carnivalization of Politics: Quebec Cartoons on Relations with Canada, England, and France, 1960-1979* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995), 148 p.

Louis Balthazar

Volume 51, numéro 1, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305633ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305633ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Balthazar, L. (1997). Compte rendu de [MORRIS, Raymond N., *The Carnivalization of Politics: Quebec Cartoons on Relations with Canada, England, and France, 1960-1979* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995), 148 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 51(1), 117-119.
<https://doi.org/10.7202/305633ar>

MORRIS, Raymond N., *The Carnivalization of Politics: Quebec Cartoons on Relations with Canada, England, and France, 1960-1979* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1995), 148 p.

Cet ouvrage traite, d'une façon fort savante, d'un sujet qui apparaît anodin et trivial. Qu'on ne se méprenne pas. Les amateurs de caricature n'y trouveront pas une lecture facile. Même les dessins qui font l'objet de l'étude ne sont pas reproduits pour la plupart. L'auteur s'en excuse et il n'est sans doute pas responsable lui-même de cette lacune. Elle n'en demeure pas moins majeure. En effet, comment suivre l'auteur dans ses subtiles analyses quand il faut se contenter de sa description abstraite, au demeurant très détaillée, de caricatures qu'on n'a pas sous la main?

Les quelques reproductions sont toutefois bien typiques des caricaturistes étudiés. Elles illustrent à merveille les propos de Morris qui a entrepris depuis plusieurs années la tâche de dégager le sens profond de ce journalisme bien particulier qu'est le dessin caricatural. L'auteur s'appuie sur la sémiotique et sur de nombreuses études théoriques. Au centre de son analyse, ce qui lui tient lieu de paradigme, si l'on veut, se trouve la notion de «carnaval».

Morris, qui n'en est pas à son premier travail sur le sujet, distingue, à la suite de Mikhail Bakhtine, entre le «carnaval» et l'«hypercarnaval». Le carnaval est défini comme un phénomène proprement médiéval, une manifestation débridée et polyphonique de la culture populaire, un jeu corporel qui célèbre l'unité d'une communauté où le peuple se présente comme la seule véritable réalité permanente. Le carnaval constitue aussi un renversement de l'ordre hiérarchique; il célèbre le corps avec ses imperfections et même ses traits grotesques et il substitue la folie à l'inaccessible sainteté. Les premières caractéristiques du carnaval étant généralement absentes à notre époque où peu de choses relèvent de la spontanéité populaire, seuls les trois derniers traits peuvent se retrouver dans un carnaval composé, organisé, construit, que l'auteur dénomme «hypercarnaval». C'est ici qu'il situe la caricature comme espace privilégié de critique sociale, à l'abri des conventions et des règles.

Quatre séries de caricatures sont étudiées dans des contextes différents. Celles de Roland Berthiaume (Berthio) à l'occasion de la visite de la reine Elizabeth II au Québec en 1964, celles de Pierre Dupras après la visite du président de Gaulle en 1967, celles de Jean-Pierre Girerd à propos de la Charte de la langue française et du référendum de 1980 et, enfin, celles de Terry Mosher (Aislin) témoignant des réactions anglophones au nationalisme québécois entre 1976 et 1979.

L'auteur établit une analogie entre la visite de la reine dépeinte par Berthio et la visite de De Gaulle caricaturée par Dupras. Les deux célèbres visiteurs sont assimilés à des parents, représentant deux mères patries. La reine est ainsi vue comme une belle-mère pas très bienvenue, un rappel d'un colonialisme aliénant. De Gaulle est perçu comme une sorte de «père prodigue», comme un libérateur.

Ceux qui entourent la reine, selon Berthio, sont des valets, des bouffons au service de l'autorité et de l'ordre établi. Les bonnes gens, le peuple, sont les seuls personnages naturels et joyeux. C'est la fête de la libération en dépit de la répression policière.

Dupras témoigne d'un nationalisme qui a monté d'un cran. Le «maudit Anglais» est l'empêcheur de tourner en rond, l'ennemi des Québécois; Jean Drapeau est vu comme un Judas pour n'avoir pas applaudi au fameux cri du général, Pearson représente une autorité corrompue et faible, les fédéralistes sont des traîtres et même les Acadiens apparaissent comme des sujets bêtement soumis et non libérés.

L'analyse de Morris fait ressortir un nationalisme jeune, enthousiaste, puissant mais plutôt naïf et manichéen. Le nationalisme des années 1960 ne s'était pas encore identifié à un grand parti organisé ni même à un programme articulé. Cela lui permettait une insolence populaire que les caricatures de l'époque ont bien reproduite.

Il en va tout autrement des années 1970. Il est vrai que les caricaturistes choisis ne sont pas des souverainistes. Mais ils se situent à une époque (1976-1979) où le nationalisme a pris le pouvoir. Une époque où le défoulement populaire pouvait se manifester davantage à l'endroit de l'État-nation québécois, plutôt qu'envers les autorités coloniales ou quasi coloniales.

Pour Girerd, la préparation du référendum est carnavalesque, les ministres et députés du Parti québécois sont des bouffons qui ne songent plus qu'à conserver le pouvoir et à gagner le référendum à tout prix. Ils s'amuse à «fabriquer» une question référendaire. Les exigences de la loi 107 sont aussi dépeintes comme contradictoires et ridicules.

Aislin pousse la critique à son sommet, à un point presque tragique. Les nationalistes québécois sont élitistes, faussaires, imposteurs et sont opposés à l'individu (rarement la communauté) anglophone sans défense. La Charte de la langue française est interprétée en noir et blanc: «Speak French English Dogs.»

Morris fait bien voir, au moyen de ses analyses, comment les gouvernements, les pouvoirs sous toutes leurs formes, sont la cible privilégiée des caricaturistes. Ainsi, en dépit des promesses et des réalisations de la Révolution tranquille et de ce que cela a pu renfermer de ferveur populaire, Berthio se plaît à dépeindre Lesage et ses collègues comme des laquais coloniaux et Dupras voit encore Johnson comme une marionnette aux côtés du président français, comme celui qui n'ose pas s'engager tout à fait derrière le libérateur. Plus tard, quand le Parti québécois est au pouvoir, encore dans la

foulée d'une grande ferveur populaire, le gouvernement est l'objet des moqueries de Girerd et représente évidemment une véritable calamité pour Aislin.

Il n'est pas facile de porter un jugement sur l'analyse de Morris. Rend-il justice aux caricatures? Il faudrait, pour en juger, les avoir en main. Pour le témoin de ces époques, qui conserve un bon souvenir de l'atmosphère qu'ont reproduite ces caricatures, Morris ne semble pas trop trahir ses objets d'analyse.

Relevons en terminant le jugement plutôt sévère qu'il porte sur la caricature journalistique dans un contexte de démocratie capitaliste. Les gouvernements et les politiciens apparaissant régulièrement comme des bouffons, des personnes sans crédibilité, on peut en conclure que seule l'entreprise privée est susceptible d'être sérieuse, naturelle et crédible. Les gens d'affaires sont rarement au centre de l'hypercarnaval. Ils se tiennent au-dehors et s'emploient à la saine évolution sociale.

La caricature demeure un élément indispensable, à tout le moins fort bienfaisant, au sein d'une presse libre. Elle permet une critique sociale plus aiguë, plus décisive souvent que de longs éditoriaux. Pourquoi donc ne porterait-elle pas sur les errements du capitalisme autant que sur les aberrations politiques?

*Département de science politique
Université Laval*

LOUIS BALTHAZAR